

Paul Savoie
Lire du poète devant la menace de tout perdre

Marguerite Andersen

Numéro 53, septembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42591ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Andersen, M. (1989). Paul Savoie : lire du poète devant la menace de tout perdre. *Liaison*, (53), 13–13.

Paul Savoie

L'ire du poète devant la menace de tout perdre

par Marguerite Andersen

Harbourfront, le 12 juin 1989 : première torontoise du film de Claudette Jaiko, **Deux voix, comme en écho**, et lancement du recueil **Bois brûlé**, par le poète Paul Savoie. La salle de deux cents places est comble. Une cinéaste franco-manitobaine et un écrivain franco-manitobain se questionnent, chacun à sa manière et dans le médium qui lui convient, sur la vie, non, sur la survie des francophones.

Le film de Jaiko se caractérise par une grande mélancolie devant la difficulté de vivre simultanément le réel anglophone et le désir d'une langue menacée. Les poèmes de Savoie, eux, crient le refus de l'assimilation. Le public vit ce déchirement et par l'image et par les mots. Étrange coïncidence, chacun des deux artistes a un frère résolulement tourné vers l'anglais.

Paul Savoie vit en Ontario depuis quinze ans. Il s'adonne à l'écriture depuis l'adolescence, à la danse et au sport aussi. Mais comment se définit-il? *Franco-Manitobain vivant en Ontario, publié au Québec, quel drôle de mélange! Je suis francophone. Le français, menacé en Ontario et encore plus dans l'Ouest, ça me préoccupe beaucoup.*

Premier écrivain francophone en résidence à la Bibliothèque publique de Toronto, il estime que la ville a posé un geste de reconnaissance du fait français. Au cours de son stage, une trentaine d'écrivains francophones sont venus le consulter, lui présenter des manuscrits. Des anglophones se sont aussi présentés, car Paul Savoie écrit dans les deux langues. Est-ce parce que la menace d'une langue a disparu? *Peut-être. Je sais que je suis capable de vraiment distinguer les deux langues; je ne fais pas de mélange. Si j'écris en*

anglais, c'est un peu par la force des choses. Quand je suis arrivé à Toronto, je connaissais des anglophones, alors je me suis embarqué avec eux dans certains projets. Je préfère écrire en français, mais j'ai encore quelques livres à terminer en anglais, trois, je pense.

Paul Savoie a toujours plusieurs textes sur la planche. Sept en ce moment, dont **Cosmic Picnic** qui vient d'aboutir et un autre écrit en collaboration avec son frère. Il lui arrive rarement d'aller de A à Z dans un projet. *J'ai toujours des interruptions à l'intérieur de moi-même. Bois brûlé est venu comme ça, de nulle part, tout à coup je ne pouvais plus rien faire d'autre. Il y a plusieurs façons de créer, mais dans mon cas, c'est par éclatement, puis quand ça sort, ça sort très vite. Je ne suis pas le genre marathon, plutôt sprinter.*

C'est le sportif qui parle. Et quand on examine les pages de **Bois brûlé**, on remarque un rythme, beaucoup de musique. La mise en page a aussi un certain souffle. C'est un livre pour être lu à haute voix. *Parce que je chantais autrefois et j'ai aussi fait beaucoup de danse. J'entends ce qui est écrit. Il me semble que depuis Soleil ripaille je suis très conscient de l'aspect sonore. Un peu à la manière de Flaubert, Savoie lit tout haut ce qu'il jette sur papier; ça lui vient naturellement. À cause de sa formation musicale, il entend ce qu'il écrit. Quand les gens lui ont soumis des manuscrits pour évaluation, il formulait des commentaires sur le rythme, ou l'absence de rythme.*

Peut-on parler d'une écriture postmoderne? L'auteur ne le croit pas. La langue ne l'intéresse pas en tant que concept. Mais reste une démarche postmoderne chez Savoie, celle de savoir d'où la parole nous arrive et comment on se tient vis-à-vis

d'elle. Le poète affirme que sa parole est traversière, entre des îlots intérieurs. D'un côté, des îlots de violence, de l'autre, des îlots de douceur : « je frappe » et « je brise », puis « je tends les bras ». *C'est très réel, ce tiraillement. Je suis attaché à mon milieu d'origine, mais j'ai aussi beaucoup de colère, pas seulement à cause des gens, mais aussi à cause de ce qu'on est forcé de vivre. Le milieu franco-manitobain est très riche et quand je vois qu'il est menacé de disparaître, menacé comme tous les milieux francophones minoritaires, la rage me prend. La colère vient de la peur de tout perdre; elle va parfois contre les francophones qui se laissent aller — et je m'inclus là-dedans — puis elle va aussi contre ce qu'on est forcé de vivre. Quand on parle de la grande menace qui pèse sur les anglophones du Québec, ce n'est vraiment rien en comparaison avec ce qu'on a vécu.*

Paul Savoie se décrit comme un être multiforme, dédoublé à l'infini. Il lui arrive de voir les francophones hors Québec jouer un jeu. Contrairement aux Québécois qui ont une culture pour les soutenir, les Franco-Ontariens ne sont pas sûrs de leur identité. *Ils ne savent pas qui ils sont, leur langue est une langue hybride, ils ne sont pas encore arrivés à se cerner. Le poète reconnaît des temps forts — Festival franco-ontarien, Nuit sur l'étang — mais il estime que la culture ne s'autosuffit pas et que la voix se perd. Pour lui, il n'est pas possible d'avoir une position conciliante; il faut vouloir ou ne pas vouloir, agir ou ne pas agir. Se dédoubler, ça veut dire se courber, s'effacer devant la majorité.*

Le poète veut ni courber l'échine, ni s'installer au Québec où il ne se sentirait pas complètement à l'aise. *Je m'identifie comme un francophone hors Québec.*

Bois brûlé, poèmes de Paul Savoie, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1989.



Paul Savoie
Photo : Biserka